

Les Muses de la Nouvelle France

Lescarbot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

LES MUSES DE LA NOUVELLE FRANCE.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER

Avia Pieridum peregro loca nullius antË Trita solo _____

[Illustration]

A PARIS

Chez JEAN MILLOT, devant S. Barthelemy, aux trois Coronnes: Et en sa boutique sur les degrez de la grand'salle du Palais.

_____

M. DC. XII.

Avec Privilege du Roy.

[Illustration]

A MONSEIGNEUR MESSIRE NICOLAS BRULART SEIGNEUR de Sillery, Chancelier de France & de Navarre.

MONSEIGNEUR

Les Muses de la NOUVELLE-FRANCE ayans passÈ d'un autre monde ǂ cetui-ci, aujourd'hui se presentent ǂ voz piÈs en esperance de recevoir quelque mon accueil de vous, qui estant le Pere de celles qui resident sur le Parnassse de nÙtre France Gaulloise & Orientale, desirent aussi que de cette mÈme affection une flamme forte, qui les environne & reÁoive en sa tutele. Que si elles sont mal peignÈes, & rustiquement vetuÎs; considerez, Monseigneur, le paÔs d'oˇ elles viennent, incult, herissÈ de forÈts, & habitÈ de peuples vagabons, vivans de chasse, aymans la guerre, mÈprisans les delicatesse, non civilisÈs, & en un mot qu'on appelle Sauvages: & attribuÈs ǂ la communication qu'elles ont euÎ avec eux, & aux flots de la mer, leur defaut: je veux dire si elles ne sont en si bonne conche & en bon point comme celles qui ont accoutumÈ de se presenter ǂ vous. Elles sont encore pour le present semblables ǂ ces poissons qui sont appelÈs Abramides en la PÈcherie d'Oppian, lesquels sans demeure certaine changent perpetuellement de place, se trouvans bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en un lieu. Poissons vraymment figure du peuple Hebrieu, & de la vie de ce monde, soit qu'on les prenne par leur nom, soit que l'on considere leur faÁon de vivre, toujours Ètrangers, conduits par la providence de celui qui les a creÈs, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel non sans cause ilz portent le nom. Mais s'il arrive, Monseigneur, que par vÙtre faveur, assistance, & support, elles soient un jour arretÈes Ès montagnes du Port Royal & ruisseaux qui en de-

coulent, & ayent le moyen de se rendre plus civiles, & mieux venantes ‡ la cadence des fredons d'Apollon: ainsi qu'aux premiers temps Ès solennitez publiques & sainctes on dansoit & chantoit des hymnes & cantiques, tant de vive voix, que sur tous instrumens de Musique ‡ l'honneur du vray Dieu: De mÈmes elles feront souz vos auspices maintes fÊtes solennelles, ou vÙtre nom sera exaltÈ, & en leurs chansons rememorez les bien-faits de celui, qui apres avoir bien meritÈ de son Roy, de sa patrie, & de toute la ChrÈtientÈ, aura encore pris un soin non indigne d'un Chancelier de France, qui sera d'aider ‡ l'etablissement des Muses en la France Nouvelle, trans-marine, & Occidentale, pour la conversion des peuples infideles.

VÙtre tres-humble & tres-obeissant serviteur

MARC LESCARBOT _Vervinois_

[Illustration]

LES MUSES DE LA NOUVELLE-FRANCE

AU ROY

ODE PINDARIQUE presentÈe ‡ sa MajestÈ en Novembre mil six cens sept.

STROPH. 1.

NEPTUNE, donne moy des vers Propres ‡ resonner la gloire Du plus grand Roy que l'Univers Ait produit de longue memoire. Et puis que sur tes moites eaux Tendent leurs ailes noz vaisseaux, Fay qu'avec eux ore je vole Cornant son renom jusqu'au pole, Et que portÈ d'un trait leger Sur l'aile de ta large Èchine, Je l'annonce au peuple Ètranger Qui demeure au fond de la Chine.

ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez moy Si pour cette heure je m'addresse Ailleurs qu'‡ vous; & si la loy De vous invoquer je transgresse. Je ne boy ici d'Helicon Les douces eaux, ni ma chanson Ne ressent les fleurs qu'on amasse Au sommet du double Parnasse. Neptune commande en ce lieu, C'est ‡ lui qu'il faut que je rende Ores mes voeux, & qu'‡ ce Dieu De mon chant le ton je demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois ForcenÈ d'ire & de rage, Il ayme bien toute fois Des chansons le doux ramage. Et de cela soucieux A ses Syrenes il donne Mainte chanson qui resonne D'un chant fort harmonieux, Qui par ses douces merveilles Les peu rusez Nautonniers Attire par les oreilles, et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince & mon Roy Par qui respire nÙtre France Sentant souz le joug de sa loy Les doux effects de sa clemence. Lui qui parmi tant de hazars Qui l'ont suivi de toutes

parts A vaincu l'effort de la Fortune, Laquelle en lui n'a part aucune. Car sa vertu tant seulement Du haut des cieux favorisÈe A jusques dans le Firmament Sa MajestÈ authorisÈe.

ANTISTROPH.

Le jour qu'en France commenÁa A luire sa belle lumiere Le conseil des Dieux s'amassa Pour sÁavoir de quelle maniere Ilz pourroient honorer celui Qui devoit estre un jour l'appui De mainte gent abandonnÈe A que du ciel n'est point donnÈe La conoissance de son bien Et de maint peuple & mainte ville PolicÈe souz le lien De la societÈ civile.

EPOD.

Mars lui donna sa valeur, Hercule donna sa force, Et Jupiter sa terreur, Qui la force mÈme force. Mais Vulcan lui faÁonna De fin acier bien trempÈe Une foudroyante epÈe Qu'en present il lui donna Pour en frapper les rebelles, Et la rogue nation Qui nous a fait des quereles Souz feinte religion.

STROPH. 3.

Il n'estoit pas hors le berceau, Il n'avoit quittÈ son enfance, Que son ,ge plus tendre & beau S'endurcissoit ‡ la souffrance Des ,pres & dures rigueurs Des froidures & des chaleurs, Afin qu'un jour il peust ‡ l'aise Supporter de Mars le mesaise, Puis que son destin estoit tel, Que parmi les chaudes alarmes Il devoit se rendre immortel, Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a jamais veu sommeiller, Ou les mains avoir endormies, Quand il a fallu chamailler Dessus les troupes ennemies? TÈmoins en sont tant de combats O˘ il a cent fois du trÈpas Loin repoussÈ la violence, De sorte que mÈme la France, France nourrice des guerriers Par ses longs travaux fatiguÈe Est le sujet de ses lauriers Pour s'estre contre lui liguÈe.

EPOD.

Et apres s'estre soumis La populace mutine, Il a fait qu'ores Themis Seurement par tout chemin Afin qu'une ferme paix Au moyen de la Justice En sa maison s'Ètablisse Qui soit durable ‡ jamais, Et que toujours souz son aile Fleurisse la pietÈ, Sans qu'oncques elle chancelle Ni d'un ni d'autre cÙtÈ.

STROPH. 4.

Grand Roy nous te devons ceci, Vire mille fois davantage. Mais il reste encore un souci Digne de ton vieillissant ,ge, Afin que la posteritÈ Entende que ta pietÈ N'estoit dedans ta France enclose. Il faut, grand Roy, faire une chose, Il faut ores du Tout-puissant Porter le nom souz ta banniere O˘ son Soleil resplendissant Chacun jour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Aye doncques compassion De tant de peuples qui perissent Sans loix & sans Religion Et de leur misere gemissent. Si tu veux, grand Roy, tu les peux Joindre avec nous en mÈme

voeux, Et faire de tous une Eglise, Si ta bontÈ les favorise. Mais si ton pouvoir souverain Ne soutient un si grand affaire, Mais si tu retires ta main, Que est-ce qui le pourra faire?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy Qu'une antique destinÈe A prononcÈ qu'un grand Roy Seroit apres mainte annÈe Du vieil tige des FranÁois, Que regiroit en justice Par une saincte police Conjointe aux divines loix Les nations infideles Qui sont encore en maints lieux, Et par force les rebelles Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT

APRES que nous fumes arrivÈs au Port Royal en la Nouvelle-France le sieur du Pont de Honfleur, qui estoit parti dÈs le seziËme de Juillet, desesperant qu'aucun navire deut arriver de France, pour ce que la saison desja se passoit, ayant rencontrÈ par un grand heur quelques uns de nos gens (qui ‡ la veuÎ de la terre du port de Campseau s'estoient mis dans une chalouppe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la cÙte) parmi des iles, il tourna le cap ‡ rebours, & nous vint trouver avec beaucoup de rejouÔssance d'une part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & une patache, & se mit avec quelques cinquante homme qu'il avoit, dans nÙtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu je lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple contus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimez ‡ la Rochelle.

ADIEU AUX FRAN«OIS retournans de la Nouvelle-France en la France Gaulloise.

Du 25 d'Aoust 1606.

ALLEZ donques, voguÈs, Ù troupe genereuse Qui avez surmontÈ d'une ame courageuse Et des vents & des flots les horribles fureurs Et de maintes saisons les cruelles rigueurs, Pour conserver ici de la FranÁoise gloire Parmi tant de hazars l'honorable memoire. Allez doncques, voguÈs, puissiez vous outre mer Un chacun bien-tot voir son Ithaque fumer: Et puissions nous encore au retour de l'annÈe La mÈme troupe voir par deÁa retournÈe.

Fatiguez de travaux vous nous laissÈs ici Ayans Ègalement l'un de l'autre souci, Vous, que nous ne soyons saisis de maladies Qui facent ‡ Pluton offrandes de noz vies: Nous, qu'un contraire flot, ou un secret rocher Ne vienne vÙtre nef ‡ l'impourveu toucher. Mais un point entre nous met de la difference, C'est que vous allez voir les beautez de la France, Un royaume enrichi depuis les siecles vieux De tout ce que le monde a de plus precieux: Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage Demeurons Ètonnez sur ce marin rivage, Privez du doux plaisir & du contentement Que l‡ vous recevrez dÈs votre avenement.

Que di-je, je me trompe, en ce lieu solitaire, L'homme juste a dequoy ‡ soy-mÈme complaire, Et admirer de Dieu la haute MajestÈ, S'il en veut contempler l'agreable beautÈ Car

qu'on aille rodant toute la terre ronde, Et qu'on furette tous les cachotz du monde, On ne trouvera rien si beau, ne si parfait Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait. Y desirez-vous voir une large campagne? La mer de toutes parts ses moites rives baigne. Y desirez-vous voir des coteaux alentour? C'est ce qui de ce lieu rent plus beau le sejour. Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse? Un monde de forÍts de toutes parts l'embrasse. Voulez-vous des oiseaux avoir la venaison? Par bendes ils y sont chacun en sa saison. Cherchez-vous changement en votre nourriture? La mer abondamment vous fournit de p,ture. Aymez-vous des ruisseaux le doux gazouillement Les cÙtaux enlassÈs en versent largement. Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes iles? Ce Port en contient deux capables de deux villes. Aymez-vous d'un Echo la babillarde voix? Ici peut un Echo rÈpondre trente-fois. Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne Trente-fois alentour le mÈme coup resonne, Et semble au tremblement que Megere ‡ l'envers Soit prÈte d'Ècrouler tout ce grand Univers. Aymez-vous voir le cours des rivieres profondes? Trois rendent ‡ ce lieu le tribut de leurs ondes, Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot, Elle se porte aussi d'un orgueilleux flot, Et prÈques assourdit de son bruiant orage Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage. Bref, contre l'ennemi voulez-vous estre fort? Ce lieu rien que du Ciel ne redoute l'effort. Car de deux boulevers Nature a son entrÈe Si dextrement muni, que toute la contrÈe Peut ‡ l'abri d'iceux reposer seurement, Et en toute saison vivre joyeusement.

Le blÈ te manque encore, & le fruit de la vigne Pour faire son renom par l'univers insigne. Mais si le Tout-poussant benit nÙtre labeur En bref tu sentiras la celeste faveur En ton sein decouler ainsi qu'une rousÈe Qui tombe doucement sur la terre embrasÈe Au milieu de l'etÈ. Que si on n'a encore De tes veines tirÈ la riche mine d'or, L'argent, l'airain, le fer que tes forÍts Èpesses Gardent comme en depos sont de belles richesses Pour le commencement, & peut estre qu'un jour Sera la mine d'or dÈcouverte ‡ son tour. Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre Et du blÈ & du vin, pour apres entreprendre Un vol plus elevÈ (car le bord de tes eaux Peut fournir de pature ‡ mille grans troupeaux) Et de villes batir, des maisons, & bourgades, Qui servent de retraite aux FranÁoises peuplades, Et pour changer les moeurs de cette nation Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.

O trois-fois Tout-puissant, Ù grand Dieu que j'adore Ores que ton Soleil envoye son Aurore Sur cette terre ici, ne vueille plus tarder, Vueilles d'un oeil piteux ce peuple regarder, Qui languit attendant ta parfaite lumiere Trop prolongeant, helas! sa divine carriere.

DU PONT dont la vertu vole jusques aux cieux Pour avoir sceu domter d'un coeur audacieux En ces difficultÈs mille maux, mille peines, Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines, Ayant estÈ ici laissÈ pour conducteur A ceux-l‡ qui poussez d'une pareille ardeur Ont aussi soutenu en la Nouvelle-France De leur propre maison la dure & longue absence; Si-tot que tu verras la face de ton Roy Di lui que ses ayeuls pour la ChrÈtienne loy Ont jadis triomphÈ dedans la Palestine, Et courageusement de la gent Sarazine RepoussÈ la fureur Ès Memphitiques bors, Et pour la mÈme cause ont exposÈ leurs corps Au grÈ des vents, des flots, d'une maratre terre, Et au guerrier hazard du sanglant cimeterre: Qu'ici ‡ peu de frais, sans qu'un robuste bras Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas, Il se peut acquerir une gloire semblable. Laquelle ‡ sa grandeur sera plus proufitable.

Allez doncques, voguÈs, Ù genereux FranÁois, Cependant que plus loin vers les Armouchiquois Les voiles nes tendons, pour outre Mallebarre Rechercher quelque Port qui nous serve de barre Soit pour nous opposer ‡ un fort ennemi, Ou pour y recevoir seurement nÙtre ami, Et la mÈme Èprouver si la Nouvelle-France A noz travaux rendra selon notre esperance.

Neptune, si jamais tu as favorisÈ Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont usÈ; Vray Neptune, fay nous chacun o˘ il desire A bon port arriver, afin que ton Empire Soit par-deÁa connu en maintes regions, Et bien-tot frequentÈ de toutes nations.

[Illustration]

LE THEATRE DE NEPTUNE EN LA NOUVELLE-FRANCE

RepresentÈ sur les flots du Port Royal le quatorzieme de Novembre mille six cens six, au retour du Sieur de Poutrincourt du paÔs des Armouchiquois.

Neptune commence revetu d'un voile de couleur bleuÎ, & de brodequins, ayant la chevelure & la barbe longues & chenuÎs, tenant son Trident en main, assis sur son chariot parÈ de ses couleurs: ledit chariot trainÈ sur les ondes par six Tritons jusques ‡ l'abord de la chaloupe o˘ s'estoit mis ledit Sieur de Poutrincourt & ses gens sortant de la barque pour venir ‡ terre. Lors la dite chaloupe accrochÈe, Neptune commence ainsi.

NEPTUNE.

ARRETE, Sagamos, arrete toy ici, Et regardes un Dieu qui a de toy souci. Si tu ne me connois, Saturne fut mon pere Je suis de Jupiter & de Pluton le frere Entre nous trois jadis fut parti l'univers, Jupiter eut le ciel, Pluton eut les Enfers, Et moy plus hazardeux eu la mer en partage, Et le gouvernement de ce moite heritage. NEPTUNE c'est mon nom, Neptune l'un des Dieux Qui a plus de pouvoir souz la voute des cieux.

Si l'homme veut avoir une heureuse fortune Il lui faut implorer le secours de Neptune Car celui qui chez soy demeure cazanier Merite seulement le nom de cuisinier.

Je fay que le Flameng en peu de temps chemine Aussi-tot que le vent jusque dedans la Chine. Je say que l'homme peut, portÈ dessus mes eaux, D'un autre pole voir les inconnuz flambeaux, Et les bornes franchir de la Zone torride, O˘ bouillonnent les flots de l'element liquide. Sans moy le Roy FranÁois d'un superbe elephant N'eust du Persan receu le present triumphant: Et encores sans moy onc les FranÁois gendarmes Es terres du Levant n'eussent plantÈ leurs armes. Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots Sans renom croupiroit dans ses rives enclos, Et n'auroit enlevÈ les beautez de l'Aurore Que le monde insensÈ folatrement adore. Bref sans moly le marchant, pilote, marinier Seroit en sa maison comme dans un panier Sans ‡-peine pouvoir sortir de sa province. Un Prince ne pourroit secourir l'autre Prince Que j'auroy separÈ de mes profondes eaux. Et toy mÍme sans moy apres tant d'actes beaux Que tu as exploitÈs en la FranÁoise guerre, N'eusses eu le plaisir d'aborder cette terre. C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux portÈ Quand de me visiter tu as eu volontÈ Et nagueres encor c'est moy que de la Parque Ay cent fois garenti toy, les tiens& ta

barque. Ainsi je veux toujours seconder tes desseins, Ainsi je ne veux point que tes effortz soient vains, Puis que si constamment tu as eu le courage, De venir si loin rechercher ce rivage, Pour Ètablir ici un Royaume FranÁois, Et y faire garder mes statuts & mes loix.

Par mon sacrÈ Trident, par mon sceptre je jure Que de favoriser ton projet j'auray cure, Et oncques je n'auray en moy-mÈme repos Qu'en tout cet environ je ne voye mes flots Ahanner souz le faix de dix milles navires. Que facent d'un clin d'oeil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, & poursui ton chemin O˘ le sort te conduit: car je voy le destin Preparer ‡ la France un florissant Empire En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire Le renom immortel de De Monts & de toy Souz le regne puissant de HENRY vÙtre Roy.

Neptune ayant achevÈ, une trompete commence ‡ Èclater hautement & encourager les Tritons ‡ faire de mÈme. Ce pendant le sieur de Poutrincourt tenoit son epÈe en main, laquelle il ne remit point au fourreau jusques ‡ ce que les Tritons eurent prononcÈ comme s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grand Sagamos) tu peux te dire heureux Puis qu'un Dieu te promet favorable assistance En l'affaire important que d'un coeur vigoureux Hardi tu entreprens, forÁant la violence D'Δole, qui toujours inconstant & leger, Tantot adesquidÈs (ami), tantot poussÈ d'envie, Veut te precipiter, & les tiens au danger.

Neptune est un grand Dieu, qui cette jalousie Fera comme fumee en l'air ÈvanouÔr: Et nous ses postillons, malgrÈ l'effort d'Δole, Ferons toutes parts de ton courage ouÔr Le renom, qui des-ja en toutes terres vole.

DEUXIEME TRITON.

Si Jupiter est Roy Ès cieux Pour gouverner Áa bas les hommes, Neptune aussi l'est en ces lieux Pour mÈme effect; & nous qui sommes, Ses suppos, avons grand desir De voir le temps & la journÈe Qu'ayes de tes travaux plaisir Apres ta course terminÈe, Afin qu'en ces cÙtes ici Bien-tot retentisse la gloire Du puissant Neptune: & qu'ainsi Tu eternises ta memoire.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occasion De louer la devotion De tes enfans dont le courage Se montre plus grand en cet age Qu'il ne fit onc Ès siecles vieux, Estans ardemment curieux De faire Èclater tes louanges Jusques aux peuples plus Ètranges, Et graver ton los immortel MÈme souz ce monde mortel.

Ayde doncques & favorise Une si louable entreprise, Neptune s'offre ‡ ton secours Qui les tiens maintiendra toujours Contre toute l'humaine force, Si quelqu'un contre toy s'efforce. Il ne faut jamais rejetter Le bien qu'un Dieu nous veut preter.

QUATRIEME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde Montre qu'il a l'ame co¸arde Mais celui qui d'un brave coeur Meprise des flots la fureur Pour un sujet rempli de gloire Fait ‡ chacun aisÈment croire Que de courage & de vertu, Il est tout ceint & revetu, Et qu'il ne veut que le silence Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos) Retentira dessus les flots D'or-en-vant, quand dessus l'onde Tu decouvres ce nouveau monde, Et y plantes le nom FranÁois, Et la MajestÈ de tes Rois.

CINQUIEME TRITON.

Un Gascon prononÁa ces vers ‡ peu prÈs en sa langue.

Sabets aquo que volio diro, Aqueste Neptune bieillart L'autre jou faisio des bragart, Et comme un bergalant se miro.

N'agaires que faisio l'amou, Et baisavo une jeune hillo Qu'ero plan polide & gentillo, Et la cerquavo quadejou.

Bezets, ne vous fizets pas trop En aquels gens de barbos grisos, Car en aqueles entreprisos Els ban lou trot & lou galop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRY le grand Roy des FranÁois Qui maintenant fait vivre souz ses loix Les nations de sa Nouvelle-France, Et souz lequel nous avons esperance De voir bien-tot Neptune reverÈ Autant ici qu'onq' il fut honorÈ Par ses sujets sur le Gaullois rivage, Et en tus lieux o˘ le brave courage De leur ayeuls jadis les a portÈ. Neptune aussi fera de son cÙtÈ Que leurs neveux s'employans sans feintise A l'ornement de leur belle entreprise Tous leurs desseins il favorisera, Et prosperer sur ses eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'Èquarte un petit pour faire place ‡ un canot, dans lequel estoient quatre Sauvages, qui s'approcherent apportans chacun un present audit sieur de Poutrincourt.

PREMIER SAUVAGE.

Le premier Sauvage offre un quartier d'Ellan ou Orignac, disant ainsi:

De la part des peuples sauvages Qui environnent ces paÔs Nous venons rendre les homages Duez aux sacrÈes Fleur-de-lis Es mains de toy, qui de ton Prince Representes la MajestÈ, Attendans que cette province Faces florir en pietÈ, En moeurs civils, & toute chose Qui sert ‡ l'Ètablissement De ce qui est beau, & repose En un Royal gouvernement, Sagamos, si en nos services Tu as quelque devotion, A toy en faisons sacrifices Et ‡ ta generation.

Noz moyens sont un peu de chasse Que d'un coeur entier nous t'offrons, Et vivre toujours en ta grace C'est tout ce que nous desirons.

DEUXIEME SAUVAGE.

Le deuxiesme Sauvage tenant son arc & sa fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant:

Voici la main, l'arc, & la fleche Qui ont fait la mortele breche En l'animal de qui la peau Pourra servir d'un bon manteau (Grand Sagamos) ǂ ta hautesse.

ReÁoy donc de ma petitesse Cette offrande qu'ǂ ta grandeur J'offre du meilleur de mon coeur.

TROISIEME SAUVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des _Matachiaz_, c'est ǂ dire, echarpes, & brasselets faits de la main de sa maitresse, disant:

Ce n'est seulement en France Que commande Cupidon Mais en la Nouvelle-France, Comme entre vous, son brandon S'allume; & de ses flammes Il rotit noz pauvres ames, Et fait planter le bourdon.

Ma maitresse ayant nouvelle Que tu devois arriver, M'a dit que pour l'amour d'elle J'eusse ǂ te venir trouver, Et qu'offrande je te fisse De ce petit exercice Que sa main ǂ sceu ouvrer.

ReÁoy doncques d'allegresse Ce present que je t'adresse Tout rempli de gentillesse Pour l'amour de ma maitresse Qui est ores en detresse Et n'aura point de liesse Si d'une prompte vitesse Je ne lui di la caresse Que m'aura fait ta hautesse.

QUATRIEME SAUVAGE

Le quatriËme Sauvage n'ayant heureusement chassÈ par les bois, se presente avec un harpon en main, & apres ses excuses faites, dit qui s'en va ǂ la pËche.

SAGAMOS, pardonne moy Si je viens en telle sorte, Si me presentant ǂ toy Quelque present je n'apporte. Fortune n'est pas toujours Aux bons chasseurs favorables, C'est pourquoy ayant recours A un maitre plus traitable, Apres avoir maintefois InvoquÈ cette Fortune Brossant par l'epÈe des bois, Je m'en vay suivre Neptune,

Que Diane en ses forÈts Ceux qu'elle voudra caresse, Je n'ay que trop de regrets D'avoir perdu ma jeunesse A la suivre par les vaux, Avecque mille travaux, Souz des esperances vaines.

Maintenant je m'en vay voir Par cette cÙte marine Si je pourray point avoir Dequoy fournir ta cuisine: Et cependant si tu as Quelque part en ta chaloupe Un peu de caradonas, (pain) Fournis-en moy & ma troupe.

Apres que Neptune eut estÈ remerciÈ par le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien de la France, les Sauvages le furent semblablement de leur bonne volontÈ & devotion, & invitez de venir au fort Royal prendre du _caracona_. A l'instant la troupe de Neptune chante en Musique ‡ quatre parties ce qui s'ensuit.

Vray Neptune donne nous Contre tes flots asseurance, Et fay que nous puissions tous Un jour nous revoir en France.

La musique achevÈe, la trompete sonne derechef, & chacun prent sa route diversement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & semble ‡ ce tonnerre que Proserpine soit en travail d'enfant: ceci causÈ par la multiplicitÈ des Echoz que les cÙtaux s'envoient les uns aux autres, lesquels durent plus d'un quart d'heure.

Le sieur de Poutrincourt arrivÈ prÈs du Fort Royal, un compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de piÈ ferme, dit ce qui s'ensuit:

Apres avoir long temps (Sagamos) desirÈ Ton retour en ce lieu, en fin le ciel irÈ A eu pitiÈ de nous, & nous montrant ta face, Il nous a fait paroitre une incroyable grace.

Sus doncques, rotisseurs, depensiers, cuisiniers, Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers, Mettez dessus dessouz pots & plats & cuisine, Qu'on baille ‡ ces gens ci chacun sa quarte pleine, Je les voy alterez sicut terra sine aqua. Garson depeche toy, baille ‡ chacun son K. Cuisiniers, ces canars sont ils point ‡ la broche? Qu'on tuÎ ces poulets, que cette oye on embroche, Voici venir ‡ nous force bons compagnons Autant deliberez des dents que des roignons. Entrez dedans Messieurs, pour votre bien-venuÎ, Qu'avant boire chacun hautement ÈternuÎ, A fin de decharger toutes froides humeurs Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

Je prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limÈes que les homme delicats pourroient desirer. Elles ont estÈ faites ‡ la hate. Mais neantmoins je les ay voulu inserer ici, tant pour ce que'elles servent ‡ nÙtre Histoire, que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir ‡ la fin du chap. 16, liv. 4 de mon Histoire de la Nouvelle France.

A-DIEU A LA NOUVELLE-FRANCE Du 30 Juillet 1607.

FAUT-il abandonner les beautez de ce lieu, Et dire au Port Royal un eternel Adieu? Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance En l'Ètablissement d'une Nouvelle-France? Que nous sert-il d'avoir portÈ tant de travaux, Et des flots irritez combattu les assaux, Si notre espoir est vain, & si cette province Ne flechit souz les loix de HENRY notre Prince? Que vous servit-il d'avoir jusques ici Fait des frais inutils, si vous n'avez souci de recuillir le fruit d'une longue depense, Et l'honneur immortel de votre patience? Ha que j'ay de regrets que ne sÁavez pas De cette terre ici les attrayans appas. Et bien que le Flamen vous ait fait une injure, L'injure bien souvent se rend avec usure. Il faut doncques partir, il faut appareiller, Et au port Sainct-Malo aller l'ancre mouiller.

PERE DE L'UNIVERS, qui commandes aux ondes, Et qui peux assecher les mers les plus profondes, Donne nous de franchir les abymes des eaux Dont tu as separÈ tous ces peuples nouveaux Des peuples baptizÈs, & sans aucun naufrage Du royaume FranÁois voir bien-tot le rivage.

Adieu donc beaux coteaux & montagnes aussi, Qui d'un double rempar ceignez ce Port ici. Adieu vallons herbus que le flot de Neptune Va baignant largement deux fois ‡ chaque lune, Et au gibier aussi, qui pour trouver p,ture Y vient de tous cotez tant qu'il y a verdure. Adieu mon doux plaisir fonteines & ruisseaux, Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux. Pourray-je t'oublier belle ile forËtiere Riche honneur de ce lieu & de cette riviere? Je prise de ta soeur les aimables beautÈs, Mais je prise encor plus tes singularitÈs. Car comme il est sÈant que celui qui commande Porte une MajestÈ plus auguste & plus grande Que son inferieur; ainsi pour commander Tu as le front haussÈ qui te fait regarder. A l'environ de toy une ondoyante plaine, Et la terre alentour sujette ‡ ton domaine Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens, Soit pour d'une citÈ jetter les fondemens. Ce sont en autres parts une menuÎ arene, O˘ mille fois le jour mon esprit se pourmene. Mais parmi tes beautÈs j'admire un ruisselet Qui foule doucement l'herbage nouvelet D'un vallon que se baisse au creux de ta poitrine, Precipitant son cours dedans l'onde marine. Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tentÈ, Sa grace me forÁant lui prËter le cÙtÈ. Ayant dont tout cela, Ile haute & profonde, Ile digne sejour du plus grand Roy du monde, Ayant di-je, cela, qu'est-ce que te defaut. A former pardeÁa la citÈ qu'il nous faut, Sinon d'avoir prÈs soy un chacun sa mignone En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne? Car ton terroir est bon & fertile & plaisant, Et oncques son culteur n'en sera deplaisant. Nous en pouvons parler, qui de mainte semence Y jettÈe, en avons certaine experience. Que puis-je dire encor digne de ton beau los? Qu'adjouteray-je ici que dedans ton enclos Se trouvent largement produits par la Nature Framboises, fraises, pois, sans aucune culture? Ou bien diray-je encor tes verdoyans lauriers, Tes Simples inconus, tes rouges grozeliers? Non, mais tant seulement sans sortir tes limites, Ici je toucheray les nombreux exercices Des peuples Ècaillez qui viennent chaque jour, Suivans le train du flot te donner le bon-jour.

Si-tot que du Printemps la saison renouvelle L'Eplan vient ‡ foison, qui t'apporte nouvelle Que Phoebus elevÈ dessus ton horizon A chassÈ loin de toy l'hivernale saison. Le Haren vient apres avecque telle presse Que seul il peut remplir un peuple de richesse. Mes yeux en sont tÈmoins, & les vostres aussi Qui de nÙtre pature avÈs eu le souci, Quand, ailleurs occupez, vÙtre main diligente Ne pouvoit satisfaire ‡ la chasse plaisante Qu'envoyoit en voz rets l'ecluse d'un moulin. Le Bar suit par-apres du Haren le chemin. Et en un mÈme temps la petite Sardine, La Crappe, & le Houmar, suit la cÙte marine Pour un semblable effect; le Dauphin, l'Eturgeon Y vient parmi la foule avecque le Saumon, Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille, L'Alose, le Fletan, & la Loche, & l'Equille: Equille qui, petite, as imposÈ le nom A ce fleuve de qui je chante le renom. Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage De peuples qui te font par chacun jour homage, Le Colin, le Joubar, l'Encornet, le Crapau, Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin le Macreau, Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse Se vautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse, Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons Que je ne conoy point, de tes eaux nourrisons. Tairay-je la MoruÎ heu-

reusement feconde, Qui par tout cette mer en toutes parts abonde? MoruÎ si tu n'es de ces mets delicats Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats, Je diray toutefois que de toy se sustente PrËque tout l'Univers. O que sera contente Celle personne un jour, qui ‡ sa porte aura Ce qu'un monde eloignÈ d'elle recherchera! Belle ile tu as donc ‡ foison cette manne, Laquelle j'ayme mieux que de la Taprobane Les beautez que lon feint dignes des bien-heureux Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux. Et pour montrer encor ta puissance supreme, La Baleine t'honore & te vient elle-mÈme Saluer chacun jour, puis l'ebe la conduit Dans le vague Ocean o˘ elle a son deduit. De ceci je rendray fidele temoignage, L'ayant veu mainte fois voisiner ce rivage, Et ‡ l'aise nouer parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci S'Ècartent quand Phoebus veut approcher la borne Du celeste manoir, o˘ git le Capricorne, Et vont chercher l'abri du profond de Thetys, Ou d'un terroir plus doux vont souvans le p,tis. Seulement pres de toy en cette saison dure La Palourde, la Coque, & la Moule demeure Pour sustenter celui qui n'aura de saison (Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson, Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse Jusqu'‡ ce que la faim le contraigne& pourchasse, Et le temps n'est toujours favorable au chasseur. Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur, Mais une forte glace, ou des neges profondes, Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes L'industrieux Castor (qui sa maison batit Sur la rive d'un lac, o˘ il dresse son lict VoutÈ d'une faÁon aux hommes incroyable, Et plus que noz palais mille fois admirable, Y laissant vers le lac un conduit seulement Pour s'aller Ègayer souz l'humide element) Ou quand il veut quÈter parmi les bois le gite Soit du Royal Ellan, soit du Cerf au piÈ vite, Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours, De l'Ecureu, du loutre ‡ peau-de-velours Du Porc-epic du Chat qu'on appelle sauvage, (Mais qui du Leopart ha plustot le corpsage) De la Martre au doux poil dont se vÊtent les Rois, Ou du Rat porte-muse, tous hÙtes de ces bois, Ou de cet animal qui tout chargÈ de graisse De hautement grimper ha la subtile addresse, Sur un arbre elevÈ sa loge batissant Pour decevoir celui qui le va pourchassant, Et vit par cette ruse en meilleure asseurance Ne craignant (ce lui semble) aucune violence, NibachÈs est son nom. Non que sur le printemps Il n'ait ‡ cette chasse aussi son passe-temps. Mais alors du poisson la peche est plus certaine.

Adieu donc je te dis, ile de beautÈ pleine, Et vous oiseaux aussi des eaux & des forÍts Qui serez les tÈmoins de mes tristes regrets. Car c'est ‡ grand regret, & je ne le puis taire, Que je quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire. Car c'est ‡ grand regret qu'ores ici je voy EbranlÈ le sujet d'y entrer nÙtre Foy, Et du grand Dieu le nom cachÈ souz le silence, Qui ‡ ce peuple avoit touchÈ la conscience.

Aigles qui des hauts pins habitez les sommets, Puis qu'‡ vous Jupiter a commis ses secrets, Allez dedans les cieux annoncer cette chose, Et combien de douleur j'en ay en l'ame enclose, Puis revenez soudain au Monarque FranÁois Lui dire le decret du puissant Roy des Roys. Car ‡ lui est du ciel donnÈ cet heritage, Afin que souz son nom ci-aprÈs en tout ,ge L'Eternel soit ici sainctement adorÈ, Et de cent nations son grand nom reverÈ: Et pour mieux l'emouvoir ‡ cette chose faire, Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire, Ayant ‡ noz labeurs fait selon noz dÈsirs, Et iceux terminÈ de dix mille plaisirs. Car la terre ici n'est

telle qu'un fol l'estime, Elle y est plantureuse ‡ cil qui sÁait l'escrime Du plaisant jardinage & du labeur des champs.

Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants, Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote, Et maint autre inconu, qui plaisamment gringote En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux Qui se vont repaissans sur les rives des eaux, Elle a le Cormorant, la Mauve, Ma Mouette, L'Outarde, le Heron, la GruÎ, l'Alouette, Et l'Oye, et le Canart. Canart de six faÁons, Dont autant de couleurs sont autant d'hameÁons Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore? Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon, le Vautour, Le Sacre, l'Epervier, l'Emerillon, l'Autour, Et bref tous les oiseaux de haute volerie Et outre iceux encore une bende infinie Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis L'Aigrette, le Coucou, la Becasse & Mauvis, La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle, Le Ramier, la Verdier, avec la Tourterelle, Le Beche-bois huppÈ, le lascif Passereau, La perdris bigarrÈe, & aussi le Corbeau.

Que diray-je plus? Quelqu'un pourra-il croire Que Dieu mÈme ait voulu manifester sa gloire Creant un oiselet semblable au papillon (Du moins n'excede point la grosseur d'un grillon) Portant dessus son dos un vert-dorÈ plumage, Et un teint rouge-blanc au surplus du corps-sage? Admirable oiselet, pourquoy donc, envieux, T'es-tu cent fois rendu invisible ‡ mes ieux, Lors que legerement me passant ‡ l'aureille Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille? Je n'eusse estÈ cruel ‡ ta rare beautÈ, Comme d'autres qui t'ont mortellement traitÈ, Si tu eusses ‡ moy daignÈ te venir rendre. Mais quoy tu n'as voulu ‡ mon desir entendre. Je ne lairray pourtant de celebrer ton nom, Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom. Car je t'admire autant en cette petitesse Que je fay l'Elephant en sa vaste hautesse. Niridau c'est ton nom que je ne veux changer Pour t'en imposer un qui seroit Ètranger. Niridau oiselet delicat de nature, Qui de l'abeille prent la tendre nourriture Pillant de noz jardins les odorantes fleurs, Et des rives des bois les plus rares douceurs,

A ces hotes de l'air pourray-je sans offense D'un petit peuple ailÈ adjouter l'excellence? Ce sont mouches, de qui sur le point de la nuit La brillante clartÈ parmi les bois reluit Voletans Áa & l‡ d'une presse si grande, Que du ciel etoilÈ la lumineuse bende Semble n'avoir en soy plus d'admiration. Faisant doncques ici commemoration Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable Que vous y teniez rang & place convenable.

Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus, Et allons revoir ceux qui nous cuident perdus, Je dis encore Adieu ‡ vous beaux jardinages, Qui nous avez cet an repeu de vos herbages, Voire aussi soulagÈ nÙtre necessitÈ Plus que l'art de PÊon n'a fait nÙtre santÈ. Vous nous avez rendu certes en abondance Le fruit de noz labeurs selon notre semence. HÈ que sera-ce donc s'il arrive jamais (Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais) Que la terre ici soit un petit mignardÈe, Et par humain travail quelquefois amendÈe? Qui croira que le segle,& la chanve, & le pois, Le chef d'un jeune gars ait surpassÈ deux fois? Qui croira que le blÈ que l'on appelle d'Inde En cette saison-ci si hautement se guinde Qu'il semble estre portÈ d'insupportable orgueil Pour se rendre, hautain, aux arbrisseaux pareil? Ha que ce m'est grand deuil de ne pouvoir attendre Le fruit qu'en peu de temps vous promettiez nous

rendre! Que ce m'est grand Èmoy de ne voir la saison Quand ici meuriront la Courge, le Melon, Et le Cocombre aussi: & suis en mÈme peine De ne voir point meuri mon Froment, mon Aveine Et mon Orge & mon Mil, pois que le Souverain En ce petit travail m'a beni de sa main. Et toutefois voici de ce mois le trentieme, Mois qui jadis estoit en ordre le cinquiËme

Peuples de toutes parts qui estes loin d'ici Ne vous emerveillez de cette chose ci, Et ne nous tenez point comme en region froide, Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede, La mer ici ne gele, & les froides saisons Ne m'ont oncques forcÈ d'y garder les tisons. Et si chez vous l'etÈ plustot qu'ici commence, Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence. Mais tu restes encor, Poutrincourt attendant Que ta moisson soit prÈte: & nous nous cependant Faisons voile ‡ Campseau o˘ t'attent le navire Que de l‡ doit tous en la France conduire. Cependant beaux epics meurissez vitement, Dieu le Dieu tout-puissant vous doint accroissement, Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire. Entre lesquelz bien-faits nous conterons aussi Le soin qu'il aura eu de prendre ‡ sa merci Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages Hotes de ces forËts & des marins rivages, Et cent peuples encor qui sont de tous cÙtez Au Su, ‡ l'Oest au Nort de piÈ-ferme arretez Qui aiment le travail, qui la terre cultivent, Et libres, de ses fruits plus contens que nous vivent, Mais en ce deplorable est leur condition, Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.

Pourquoy, Ù Tout-puissant, pourquoy donc cette race As-tu jusques ici rejettÈ de ta face, Et pourquoy laisses tu devorer ‡ l'enfer, Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher Veu qu'ilz sont comme nous ton oeuvre & ta facture, Et ont de toy receu nÙtre fraile nature? Ouvre donc les thresors de tes compassions, Et verse dessus eux tes benedictions, Afin qu'ilz soient bien-tot ton sacrÈ heritage, Et chantent hautement tes bontÈs en tout ,ge. Si-tot que ton Soleil sur eux Èclairera, Aussi-tot cet gent d'adorer on verra. Temoins soient de ceci les propos veritables Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables Quand il leur enseignoit notre Religion, Et souvent leur montroit l'ardente affection Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie Que Christ a rachetÈ par le pris de sa vie. Eux d'autre part emeus clairement temoignoient Et de bouche & de coeur le desir qu'ilz avoient D'estre plus amplement instruits en la doctrine En laquelle il convient qu'un fidele chemine.

O˘ estes vous Prelats, que vous n'avez pitiÈ De ce peuple qui fait du monde la moitiÈ? Du moins que n'aidez-vous ‡ ceux de qui le zele Les transporte si loin comme dessus son aile Pour Ètablir ici de Dieu la saincte loy Avecque tant de peine, & de soin & d'Èmoy Ce peuple n'est brutal, barbare ni sauvage, Si vous n'appellez tels les hommes du vieil ,ge, Il est subtile, habile, & plein de jugement, Et n'en ay conu un manquer d'entendement, Seulement il demande un pere qui l'enseigne A cultiver la terre, ‡ faÁonner la vigne, A vivre par police, ‡ estre menager, Et souz des fermes toicts ci-apres heberger. Au reste ‡ nÙtre Ègare il est plein d'innocence Si de son createur il avoit la science. Que s'il ne le conoit, sa bouche ni son coeur Ne ravit point ‡ Dieu par blaspheme l'honneur. Il ne sÁait le metier de l'amoureux bruvage, De l'aconite aussi il ne sÁait point l'usage, Sa bouche ne vomit nos imprecations, Son esprit ne s'adonne ‡ nos inventions Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle D'un souci devorant son ame ne bourrelle Mais il a du Gaullois cette hospitalitÈ Qui tant l'a fait priser

en son antiquitÈ. Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.

Je vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis Exprimer la douleur en laquelle je suis De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore Fait que quelqu'un de vous son Dieu vraiment adore

Sortons donc de ce Port ǂ la faveur de l'Est, Car en ces cÙtes ci est ordinaire l'Ouest, Puis, souvent cette mer est de brumes couverte Qui des hommes peu cauts cause l'extreme perte.

Adieu pour un dernier Rochers haut elevÈs, Qui orgueilleusement voz grottes soulevÈs, D'oˇ distillent sans fin des pluies abondantes Que leur versent les eaux des montagnes coulantes. Adieu doncques aussi Grottes qui m'avez pleu Quand souz votre lambris au clair du jour j'ay veu FigurÈes d'Iris les couleurs agreables.

Ores que nous voyons les flots Èpouvantables Du profond Ocean, pourray-je bien passer Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser A la terre que a receuÎ notre France Quand elle vint ici faire sa demeurance? Ile, je te saluÎ, ile de Saincte Croix, Ile premier sejour de noz pauvres FranÁois, Qui souffrirent chez toy des choses vrayment dures, Mais noz vices souvent nous causent ces injures. Je revere pourtant ta freche antiquitÈ Les Cedres odorans qui sont ǂ ton cÙtÈ, Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe, Tes jardins Ètouffez parmi la nouvelle herbe: Mais j'honore sur tout ǂ-cause de noz morts Le lieu qui sainctement tient en depost leurs corps, Lequel je n'ay pu voir sans un effort de larmes, Tant mon navrÈ le coeur ces violentes armes. Soyez doncques en paix, & puissiez vous un jour, Vous trouver glorieux au celeste sejour. Mais cependant, DE MONTS, tu emportes la gloire D'avoir sur mille morts obtenu la victoire, TÈmoignage certain de ta grande vertu, Soit quand tu as des flots la fureur combattu En venant visiter cette Ètrange province Pour suivre le vouloir de HENRY nÙtre Prince Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux Ceux-lǂ qui t'ont suivi en ces funestes lieux.

Je vous laisse bien loin, pepinieres de Mines Que les rochers massifs logent dedans leurs veines, Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent, Et de charbon pierreux, pour saluer la gent Qui cultive ǂ la main la terre Armouchiquoise. Je te saluÎ donc nation porte-noise (Car tu as envers nous forfait par trahison) Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison Avecque plus d'effect de ton outrecuidance, Si qu'entre nous sera maudite ta semence. Mais ta terre je veux saluer en tout bien, Car un ample rapport elle nous fera bien Quand elle sentira du FranÁois la culture. Car en elle desja la provide Nature A le raisin semÈ si plantureusement, Et en telle beautÈ, que Bacchus mÈmement Ne sÁauroit invoquÈ lui faire davantage. Mais son peuple ignorant ne sÁait du fruit l'usage. Terre, tu as encor de fÈves & de blÈs Tes greniers souz-terrains en la moisson comblÈs. Mais quoy que tes biens tu donnes abondance Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance Tes qu'avons veu la Chanve & la Courge & la Noix, Tes fÈves tu ne veux ni tes blez toutefois Produire sans travail, mais ta grand' populace D'un bois coupant ta brise, & en mottes t'amasse Pour (sur le renouveau) sa semence y planter,

Mais une chose encor il me faut reciter Qui pour sa raretÈ ‡ l'Ècrire m'oblige, C'est le fruit que produit la Chanve la tige, Fruit digne que les Rois le tiennent precieux Pour le repos du corps le plus delicieux: C'est une soye blanche & menuÎ & subtile Que la Nature pousse au creux d'une coquille, Soye qu'en maint usage employer on pourra, Et laquelle en cotton l'ouvrier faÁonnera, Quand de bons artisans tu seras habitÈe Par une volontÈ de piÈ-ferme arretÈe.

Puisse-je voir bien-tot cette chose arriver, Et le FranÁois soigneux ‡ tes champs cultiver, Arriere des soucis d'une peineuse vie, Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos J'ay faÁonnÈ ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.

[Illustration]

A MONSIEUR DE MONTS Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle-France.

ODE.

TOUT ce que l'homme possede, Ce qu'il a de riche & beau Ne trouve point de remede Pour eviter le tombeau.

La vertu seule immortelle Constante & ferme en tout temps Resiste ‡ la mort cruelle Et ‡ la lime des ans.

Tant de Rois & tant de Princes, Des Heros & des Cesars Qui ont acquis des provinces Et thresors en maintes parts

En fin sont proye ‡ la terre, Et la Vertu seulement Fait leur nom voler grand erre Pardessus le Firmament.

DU MONTS tu sÁais que la vie Nous est donnÈe des cieux Non pour estre ensevelie En un corps peu soucieux,

Mais pour estre secourable A celui qui a besoin Que quelque Dieu favorable De son malheur prenne soin.

Et chercher la vraye gloire Par un chemin non tentÈ, Faisant que nÙtre memoire Vive ‡ l'immortalitÈ.

C'est le desir qui t'enflamme, Et qui possede ton coeur, Quand pour eviter le blame Qui suit l'homme sans honneur,

Tu entreprens un ouvrage Tout auguste & glorieux Si qu'‡ jamais chacun ‚ge Aura ton nom precieux,

Car si-tot que de ton Prince As eu le commandement Pour conoitre la province Mise ne ton gouvernement,

Ainsi qu'un Aigle qui vole D'un trait leger, tout soudain Prompt ‡ suivre sa parole Tu as pris un vol hautain.

Et du tempÍteux NerÈe Meprisant tous les efforts, De ta terre desirÈe Tu as en fin veu les ports.

Les nations qui n'ont oncques Admis la sujetion A tes mandemens adoncques Ont fait leur submission.

Sage, tu leur a fait voir Les beautez de la justice, Et ton redoutÈ pouvoir, Et les biens de la police.

MÈmes tu as fait encore, Que maint barbare en ces lieux En son ame Christ adore, De son salut soucieux.

Arriere d'ici, arriere Timides & cazaniers, Que dedans vÙtre barriere Toujours estes prisonniers.

Vous qui n'avez soin, ni cure De faire que vÙtre nom, Contre la mort mÈme dure En perdurable renom.

DU MONTS, tu n'es pas de mÈmes, Car lors qu'en France de Mars Ont cessÈ les stratagemes, Recherchant d'autres hazars,

Tu as consacrÈ ta vie A l'Eternel pour sa loy Rendre en ces terres suivie Souz le vouloir de ton Roy.

Mais ce n'est fait qui commence, Il faut chanter desormais De Dieu la magnificence D'un ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise Et Ceres pareillement, Afin que ton entreprise Ait un meilleur fondement.

Diray-je que sans culture Le Pere de LibertÈ Laisse produire ‡ Nature La vigne qu'il a plantÈ?

Non ici, je le confesse, Mais en lieu d'un autre espoir, O˘ l'homme ‡ la longue tresse Ha son sablonneux terroir.

C'est la terre Armouchiquoise, Qui son gros blÈ te produit; Et encore l'Iroquoise, Qui donne maint autre fruit.

NÙtre France fromenteuse N'a ses vignes de tout temps, La peine laborieuse L'a fait telle avec les ans.

Courage, doncques, courage, Continue ton dessein, Ayant ce bel avantage, Qui de bon espoir est plein.

Le Tout-puissant mÈme change Ici les froides saisons, Et ‡ cette terre Ètrange Promet des riches moissons.

A MONSIEUR DE POUTRINCOURT GRAND Sagamos de la Nouvelle-France

ODE.

QUOY que tu n'ailles cherchant (POUTRINCOURT) cette louange Qui va mÈme allechant Ceux qui gisent en la fange;

Ton merite toutefois, Ta pietÈ, ton courage, Forcent ma lyre & ma voix A les chanter sur l'herbage

Que l'Equille de ses eaux Ou plustot Neptune arrose, Tandis qu'au bruit des ruisseaux, A l'Ècart je me repose.

Apres avoir longuement Comme un athlete Gregeois LuttÈ courageusement Parmi les champs des FranÁois,

Saoul d'alarmes & combats, Et des assaux de Bellone, Ores tu prens tes Èbats Avec CerÈs et Pomone.

Et deÁa del‡ portÈs, Suivans Neptune ‡ la danse, Tu nous fais voir les beautÈs De cette Nouvelle-France.

Qui est celui qui ta veu Oncques saisi de paresse? Qui est cil qui t'a conu Semblable ‡ cette Noblesse,

Qui met le point de l'honneur A commander sans prudence, Et n'avoir par son labeur D'aucun art l'experience?

Mais l'un & l'autre tu sÁais, Et ta main infatigable Fait tous les jours des essais De chose ‡ nous incroyable.

Car de tout art manuel T'est conuÎ la pratique, Et se plait ton naturel Es ars de Mathematique.

MÈmes encore ce Dieu Qui fredonnant sur sa lyre Tient des Muses le milieu, Par toy bien souvent respire.

Les secrets de son sÁavoir, Si que tout compris ensemble, Au monde on ne sÁauroit voir Rien que toy qui te ressemble.

C'est toy qu'il falloit ici Afin de bine reconoitre Ce que cette terre ici Rendroit un jour ‡ son maitre.

Tu l'as experimentÈ Tant que ton ame est contente, Et de sa fidelitÈ Tu as une riche attente.

A MESSIEURS DE MONTS ET SES LIEUTENANT & Associez.

SONNET

SI les siecles premiers ont celebrÈ la gloire De celuy qui conquit la Colchide toison: Si maintenant encor du brave fils d'Δson Pour peu de chose vit en honneur la memoire:

Nous devons beaucoup mieux celebrer en l'histoire La generositÈ non du fils de Jason, Mais de vous, Ù FranÁois, qui en cette saison D'un plus digne sujet recherchez la victoire.

Le Grec acquit Áa bas un terrestre thresor, Il avoit des moyens, & des hommes encor, Tels que les peut avoir entre nous un grand Prince.

Mais vous ‡ vos dÈpens, sans recevoir support Que de l'avoeu du Roy, par un nouvel effort Ravissez courageux, la celeste province.

AU SIEUR DE CHAMPLEIN GÈographe du Roy.

SONNET.

UN Roy Numidien poussÈ d'un beau desir Fit jadis rechercher la source de ce fleuve Qui le peuple d'Egypte & de Libye abreuve, Prenant en son pourtrait son unique plaisir

CHAMPLEIN, ja dÈs long temps je voy que ton loisir S'employe obstinÈment & sans aucune treuve A rechercher les flots, que de la Terre-neuve Viennent, apres maints sauts, les rivages saisir.

Que si tu viens ‡ chef de ta belle entreprise, On ne peut estimer combien de gloire un jour Acquerras ‡ ton nom que desja chacun prise.

Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine. Afin qu'‡ l'avenir y faisant ton sejour Tu nous faces par l‡ parvenir ‡ la chine.

ODE EN LA MEMOIRE du Capitaine Gourgues Bourdelois.

Voy l'Histoire de la Nouvelle-France Liv. 1, ch. XIX & XX.

GOURGUES, l'honneur Bourdelois, Je veux reveiller ta gloire, Et faire eclater ma voix Dans le temple de Memoire,

En racontant ta valeur Ta conduite & ta prouÎsse, Quand, d'un invincible coeur, Tu mis la main vengeresse

Sur le soldat bazanÈ Du sang des FranÁois avide, Qui nous avoit butinÈ Les beautez de la Floride.

Si-tot que de noz FranÁois Tu entendis la ruine, Et que le peuple Iberois Occupoit la Caroline,

Tu prins resolution De venger le grand outrage Fait ‡ nÙtre nation Par une Hespagnole rage.

A tes despens tu mis sis De bons hommes une bende Au combat bien resolus, Puis que c'est toy qui commande.

Tu ne leur dis ‡ l'abord Le secret de ton affaire, Come Capitaine accort, Qui sÁais bien ce qu'il faut taire.

Mais quant tu te vis portÈ Dessus la terre nouvelle, Tu leur dis ta volontÈ De venger une querelle,

Querelle qui les FranÁois Et grans & petits regarde, Et partant qu'‡ cette fois Ne faut, d'une ame co¸arde

Reculer quand la saison De bien faire se presente, Afin d'avoir la raison De l'injure violente

Faite aux premiers conquesteurs D'une terre si lointaine Par des assassinateurs De race Mahumetaine.

A ces mots encouragÈs Ils se mettent en bataille, Et vont en ordre rangÈs Droit contre cette canaille.

L'un & l'autre petit Fort Ils attaquent de courage, Et par un puissant effort Ilz les mettent au pillage.

Mais il n'estoit pas aisÈ D'attaquer la Caroline, Si GOURGUES n'eust avisÈ Prudemment ‡ sa ruine.

Car l'adversaire estoit fort D'hommes, d'armes & de place, Mais nonobstant prÈs du Fort En fin sa troupe s'amasse.

L'Hespagnol estant sorti Pour lui faire une saillie Rencontre un mauvais parti Qui a sa gent acuillie,

CAZENOVE donne ‡ des GOURGUES les rencontre en face, Qui les font (en peu de mots) Tous demeurer sur la place.

Le reste tout ÈtonnÈ La Forteresse abandonne, Mais las! il est mal menÈ N'ayant secours de personne.

Car le Sauvage irritÈ Ne lui fait misericorde, Lequel de sa cruautÈ Trop frechement se recorde.

Mais ceux qui tombent Ès mains Des FranÁois, on les attelle Aux arbres les plus hautains Pour y faire sentinelle.

[Illustration]

A LA MEMOIRE D'UN Sauvage Floridien que se proposoit mourir pour les FranÁois.

Voy l'Histoire de la Nouvelle France liv. 1. chap. 20.

OU trouverons-nous un courage Semblable ‡ cil de ce Sauvage, Qui pour ses amis secourir Vient lui-mÈme sa vie offrir, Laquelle il croit devoir Èpandre Pour nÙtre querele defendre? Certainement un homme tel Doit parmi nous estre immortel. Et devons louer tout de mÈme Le souci qu'il a de sa femme Requerant qu'on lui face don Apres son trÈpas du guerdon Que meriteroit sa vaillance Mourant pour l'honneur de la France.

[Illustration.]

A PIERRE ANGIBAUT dit CHAMP-DOR... Capitaine de Marine en la Nouvelle-France.

SONNET.

SI des pilotes vieux le renom dure encore Pour avoir sceu voguer sur une Ètroite mer, Si le monde ‡ present daigne encore estimer Ariomene, avec Palinure & Pelore;

C'est raison (CHAMP-DOR...) que nÙtre ‚ge t'honore, Qui sÁais par ta vertu te faire renommer, Quand ta dexteritÈ empeche d'abimer La nef qui va souz toy du Ponant ‡ l'Aurore.

Ceux-l‡ du grand Neptune oncques la majestÈ Ne vivent, ni le fond de son puissant Empire: Mais dessus l'Ocean journellement portÈ

Tu fais voir aux FranÁois des paÔs tout nouveaux, Afin que l‡ un jour maint peuple se retire Faisant les flots gemir souz les ailez vaisseaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.

[Illustration]

LA DEFFAITE DES SAUVAGES ARMOUCHIQUOIS PAR LE SAGAMOS MEMBERTOU & ses alliez Sauvages, en la Nouvelle-France, au mois de Juillet 1607.

O˘ peuvent reconoitre les ruses de guerre desdits Sauvages, leurs actes funebres, les noms de plusieurs d'entre-eux & la maniere de guerir les blessez.

JE ne chante l'orgueil du beant BriarÈe, Ni du fier Rodomont la fureur enivrÈe Du sang dont il a teint prÈque tout l'Univers Ni comme il a forcÈ les pivots des enfers. Je chante Membertou, & l'heureuse victoire Qui lui acquit naguere une immortelle gloire Quand il joncha de morts les champs Armouchiquois Pour la cause venger du peuple Souriquois.

Entre ces peuples-ci une antique discorde Fait que bien rarement l'un ‡ l'autre s'accorde, Et si par fois enter eux se traite quelque paix, Cette pais se peut dire un attrappe-niais.

Car oncques le Renard ne changea sa nature Et de garder la foy l'homme double n'eut cure, Ceci n'a pas long temps se conut par effect Aux depens de celui qui me donne sujet De dire qui a meu Membertou & sa suite De faire pour sa mort si sanglante poursuite. Ce fut Panoniac (car tel estoit son nom) Sauvage entre les siens jadis de grand renom. Cetui cuidant avoir faite bonne alliance Avecques ces mechans, alloit sans deffiance Parmi eux conversant: mÈmes il les aidoit Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit. Mais pour cela la gent ‡ mal faire addonÈe, Sa mauvaise faÁon n'a point abandonnÈe. Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois Les estant allÈ voir (pour la derniere fois) Portant en ses vaisseaux marchandises diverses Pour en accommoder ces nations perverses, Eux qui sont de tout temps avides de butin, Sans aucune merci assomment leur voisin, Pillent ce qu'il avoit & en font le partage. Les compagnons du mort se sauvans ‡ la nage Se cachent pour un temps ‡ l'ombre d'un rocher, N'osans de ces matins ‡ la chaude approcher. «a pour dire vray, la meurtriere cohorte Estoit contre ceux-ci & trop grande & trop forte. Mais comme de Phoebus les chevaus harassez Se furent retirez souz les eaux tout lassez Ces enragÈs en fin abandonnant la place Laisserent l‡ le corps tuÈ ‡ coups de masse, Lequel ‡ la faveur de la sombreuse nuit Soudain par ses amis fut enlevÈ sans bruit, Et mis, non, comme nous, en depost ‡ la terre, N'en un coffre de bois, ni au creux d'une pierre, Ains il fut embaumÈ ‡ la forme des Rois que l'Δgypte pieuse embaumoit autrefois.

Le peuple Etechemin de cette mort cruelle, Receut tout le premier la mauvaise nouvelle, D'oˇ s'ensuivit un dueil si rempli de douleurs Que le haut Firmament en ouÔt les clameurs (Car lors que cette gent la mort des siens lamente Le voisinage ensemble ‡ grans cris se tourmente) Mais ce ne fut ici le brayment principal, Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal Aux siens representÈ, Dieu sÁait combien de plaintes, De cris, de hurlemens, de funebres complaintes. Le ciel en gemissoit, & les prochains cÙtaux Sembloient par leurs echoz endurer tous ces maux: Les Èpesses forÈts, & la riviere mÈme TËmoignoient en avoir une douleur extreme. Huit jours tant seulement se passerent ainsi Pour respect du FranÁois qui se rit de ceci.

Les services rendus ‡ l'ombre vagabonde (Qui du lac Stygieux a desja passÈ l'onde) Et au corps l‡ present, le Prince Souriquois Commence ‡ s'Ècrier d'une effroyable voix: Quoy doncques, Membertou (dit-il en son langage) Lairra-il impuni un si vilain outrage? De l'excÈs fait aux siens & mÈme ‡ sa maison? Verray-je point jamais Èteinte cette race Qui des miens & de moy la ruine pourchasse? Non, non, il ne faut point cette injure souffrir. Enfans, c'est ‡ ce coup qu'il nous convient mourir, Ou bien par nÙtre bras envoyer dix mille ames De cette gent maudite aux eternelles flammes. Nous avons prÈs de nous des FranÁois le support A qui ces chiens ici ont fait un mÈme tort. Cela est resolu, il que la campagne Au sang de ces meurtriers dans peu de temps se baigne. Auctaudin mon cher fils, & ton frere puisnÈ Qui n'avez vÙtre pere oncques abandonnÈ, Il faut ores s'armer de force & de courage, Sus, allez vitement l'un suivant le rivage, D'ici au Cap-Breton, l'autre ‡ travers les bois Vers les Canadiens, & les GaspeÔquois, Et les Etechemins annoncer cette injure, Et dire ‡

nos amis que tous je les conjure D'en porter dedans l'ame un vif ressentiment, Et pour l'effect de ce qu'ilz s'arment promptement Et me viennent trouver prÈs de cette riviere, Oˇ ilz sÁavent que j'ay plantÈe ma banniere.

Membertou n'eut plustot ‡ ses gens commandÈ, Que chacun prent sa route oˇ il estoit mandÈ, Et fit en peu de temps si bonne diligence, Qu'il sembla devancer un postillon de France, Si bien qu'au renouveau voici de toutes parts Venir ‡ Membertou jeunes & vieux soudars Tous ‡ ceci poussez d'esperances non vaines Souz l'asseurÈ guidon des braves Capitaines Chkoudun, & Oagimont, MemembourÈ, Kichkou, Messamoet, Ouzabat, & Anadabijou, Medagoet, Oagimech, & avec eux encore Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre, C'est PanoniaguÈs, qui a occasion De procurer mal-heur ‡ cette nation Pour le dur souvenir de la mort de son frere. Quand tout fur arrivÈ, de cette mort amere Il fallut de nouveau recommencer le dueil, Et le corps decedÈ mettre dans le cercueil. Le barbu Membertou lors prenant la parole: Vous sÁavez, ce dit-il, Ù peuple benevole, Le motif qui vous a conduit jusques ici, C'est ce corps que voyÈs massacrÈ sans merci, De qui le sang versÈ vous demande vengeance. Sans que par long discours je vous en face instance. Et comme Ès siecles vieux quant au peuple Romain Fut montrÈ de CÊsar le massacre inhumain, Tout ‡ l'instant Èmeu d'une ardente colere Il voulut reparer ce cruel vitupere Contre les assassins (ainsi que j'ai appris Qu'il est mentionnÈ Ès anciens Ècrits) Ainsi vous devez tous ‡ ce spectacle Ètrange Estre Èmeus du desir de garder la lo¸ange. Que nos antecesseurs nous ont mis en depos, Et par laquelle ilz sont maintenant en repos, N'ayans point estimÈ estre dignes de vivre. Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.

A ces mots un chacun au combat animÈ Sent un feu de vengeance en son coeur allumÈ, Et eussent volontiers contre cette canaille, (S'il y est eu moyen) lors donnÈ la bataille, Mais il falloit premier le corps ensevelir, Et du dernier devoir les oeuvres accomplir. Cette grand' troupe donc de douleur affollÈs A conduit le corps mort dedans son MausolÈe, En faisant sacrifice ‡ Vulcan de ses biens Masse, arcs, fleches, carquois, petun, couteaux & chiens, Matachiaz aussi, & la pelleterie Que d'epargne il avoit quant il perdit la vie. Mais quant aux assistans, chacun ‡ son pouvoir Lui fit, devotieux l'accoutumÈ devoir. Qui donne des castors, qui des couteaux, des roses, Armes, Matachiaz, & maintes autres choses. Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer Celui duquel ilz vont la querelle Èpouser. Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage, Avoit auparavant par un triste presage TÈmoignÈ les effects de cette guerre ici, Car ayant un long temps refrongnÈ son sourci, Il fit voir maintefois des torches allumÈes, Des lances, des dragons, des flambantes armÈes.

Ainsi s'en va la flotte avec intention De veincre, ou de mourir ‡ cette occasion, Laissans de leurs enfans & femmes la tutele A nous, qui en avons rendu conte fidele. Quand des Armouchiquois les rives ils ont veu Ce peuple deffiant les a tot reconu. Soudain les messagers volent par la campagne, Et sonnent du cornet sur chacune montagne Pour le monde avertir d'estre au guet, & veiller Avant que l'ennemi les vienne reveiller. Peuples de tous cÙtez ‡ grand' troupes s'amassent Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent. Mais pourtant Membertou ne s'epouvante point Car il sÁait le moyen de prendre bien ‡ point L'enne-

mi, qui tout fier, voyant son petit nombre, Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre Aura dessus la terre Ètendu son rideau.

Membertou cependant approche son vaisseau Du port de Caho¸coet, o˘ la troupe adversaire Vers eux le conduisoit: mais il avoit laissÈ Ses gens derriere un roc, & s'estoit avancÈ, Afin de reconoitre & le port & la terre Qu'il vouloit ruiner par le'effort de la guerre. He, He, ce fut le cri duquel il appella Tout ce peuple attentif que ferme attendoit l‡ Yo, yo, fut rÈpondu. Puis apres il demande S'il pourroit seurement & sa petite bende Traiter avecques eux, & amiablement Vuider le different qui a si longuement L'un et l'autre troublÈ & reduit en ruine Tandis que l'appetit de vengeance les mine Et leur mange le coeur. Eux cuidans attrapper Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper, Disent que librement de la rive il s'approche, Et ses gens qu'il avoit laissÈ devers la roche, Qu'ilz n'ont plus grand desir que de voir une paix Solidement entre eux Ètablie ‡ jamais, Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoissante Leur facent part des biens dont ils ont abondance, Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir Membertou reÁoit l'offre, & quant & quant otage, Envoyant un des siens par Èchange au rivage, Puis recule en arriere, & vas ses gens revoir, Qu'il trouve grandement desireux de sÁavoir En quelle volontÈ ces peuples ci estoient, Et si ‡ quelque paix encliner ilz sembloient. Le Prince Souriquois ses suppots abordant D'un visage joyeux il les va regardant, Disant, Ilz sont ‡ nous: la farce s'en va faite, C'est demain qu'il faut voir cette troupe defaite: Et leur conte amplement ce qui s'estoit passÈ, Et comment ilz s'estoient l'un l'autre caressÈ. Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre, Et en ce fait ici gardons de nous meprendre. Quand nous sommes partis le conseil a estÈ De leur faire present des biens qu'avons portÈ, Et avec eux troquer de notre marchandise A fin que l'homme feint soit prise en sa feintise. Nous irons donc par mer la moitiÈ seulement: Le surplus en deux parts ira secretement Rengeant le long du bois en bonne sentinelle Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle: Lors ils viendront charger, & nous seconderont, Et tant que durera le jour ilz frapperont, Sans merci, sans faveur, & sans misericorde, Afin qu'ici de nous long temps on se recorde. Outre nÙtre querele il y a du butin, Ils ont du blÈ, des noix, de la vigne & du lin, Toux ces biens sont ‡ nous si nous avions courage, Et si voulons avoir leurs femmes au pillage Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or, Quand Membertou (de qui l'esprit point ne repose) A prendre son quartier tout son peuple dispose, Et ceux-l‡ qu'il conoit ‡ la course legers Il les fait essayer les terrestre dangers. Ainsi MemembourÈ dispos ‡ la poursuite Est fait le general d'une troupe d'elite, Medagoet d'autre part hardi aux grans exploits Choisit de tout le camp les plus forts & adroits. Mais le grand Sagamos pour tendre sa banniere Attendit que l'Aurore eust Èpars sa lumiere En tout son horizon: & lors que le Soleil Eut estÈ reconduit au lieu de son reveil Il met la voile au vent, tirant droit ‡ la place O˘ desja l'attendoit cette grand' populace, O˘ estant arrivÈ, partie de ses gens A descendre apres lui se monstrent diligens. Il saluÎ les chefs de cette compagnie, Entre autres Olmechin, Marchin, & leur mesgnie. Puis offre les presens dont j'ay fait mention, C'estoient robbes, chappeaux, & chausses, & chemises. Mais quand il fallut voir les autres marchandises, Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas, Des trompes y avoit, dont on ne sÁavoit pas L'usage, ni la fin du mal qu'elles couvoient. Les autres cependant dans le bois attendoient Soigneusement

l'appel qui avoit estÈ dit, Quand Membertou voulant etaller son credit, Il convoque ce peuple embouchant une trompe, Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe. Car tout en un instant lui qui n'avoit point d'armes Oyant les siens venir feignit estre aux alarmes, Et se trouvant garni de masses, & poignars, D'arcs, fleches, coutelas, de picques & de dars, Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence Sur l'heure ‡ chamailler sans grande resistence. Ils en font grand massacre, & cependant du bois Arrive le surplus criant ‡ haute voix, He, He, oukchegouÔa, & parmi la melÈe Se voit incontinent cette troupe melÈe. L'Armouchiquois voyant que de lui c'estoit fait S'il ne remedioit promptement ‡ son fait, A ce dernier besoin pense de se defendre Plustot qu'‡ la merci de ceux icy se rendre. Ils estoient la pluspart je de couteaux armez Que de porter au col ilz sont accoutumez, Mais ces armes bien peu lur servirent ‡ l'heure. Car Membertou muni d'une armure plus seure, D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas, Ains que le trenchant d'une faux met ‡ bas L'honneur des beaux Èpics: son epÈe de mÈme Moissonoit l'ennemi d'une rigueur extreme. Suivans le train du chef, ne manquent point de coeur, Mais rendans des grans cris & voix Èpouvantables, Tuent comme fourmis ces pauvres miserables, Desquels lors c'estoit fait s'ilz n'eussent eu recours Au bien qui vient parfois de tourner ‡ rebours. Ce peuple de tout temps amateur de pillage Cuidoit sur Membertou avoir tel avantage, Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin, Neantmoins en tous cas ilz avoient eu le soin D'en faire un magazin au fond d'une vallÈe, O˘ la troupe fuiarde en fin s'en est allÈe. L‡ chacun se fournit d'arcs, fleches, & carquois, De picques, de boucliers, & de masses de bois. L‡ de tourner visage, & d'une face irÈe Charger sur Membertou & sa gente enivrÈe Su sang Armouchiquois. A ce nouvel effort Fut PanoniaguÈs au danger de la mort BlessÈ d'un javelot environ la poitrine. Chkoudun le courageux, y receut sur l'echine Un coup qui l'atterra, & se vit en danger (L'ennemi gaignant piÈ) de jamais n'en bouger. Mais le fort Chkoudumech' son frere, de sa masse Fendant la presse, fit bien-tot se faire place Pour le tirer de l‡: mais il y fut feru D'un coup que lui chargea de toute sa vertu Le cruel Olmechin. Mnefinou (dont la gloire Par toute cette cotte est en tous lieux notoire) Comme le plus hardi, s'efforce de son dard Transpercer Membertou de l'une ‡ l'autre part: Mais le coup gauchissant par la subtile addresse, Du Prince Souriquois, ‡ son fils il s'addresse, Son fils Actaudinech', lequel il aime mieux Que toutes les beautez de la terre & des cieux Ce coup donques perÁant le dÈtroit de sa manche Vite comme un Èclair luy porta dans la hanche: Dequoy effrayÈ le Prince Membertou, Il se remet aux ieux du monstrueux Gougou Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre Jadis son pere osa hazardeux entreprendre, Et redoublant sa force il Ètendit son bras, Et le fendit en deux de son fier coutelas. Et comme un chene haut abbatu par l'orage Traine en bas quant & soy son plus beau voisinage, Ainsi Mnefinou mort, maint des siens alentour Alla voir de Pluton le tenebreux sejour. L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre, Aimant mieux l‡ mourir que honteusement vivre S'il arrivait jamais que Membertou veinqueur Leur laissat du combat l'eternel des-honneur. Ainsi se r'assemblans font des stares diverses Et ‡ leur ennemi donnent maintes traverses. Car jusques l‡ n'avoient encor estÈ rangÈs, Occasion que mal ilz s'estoient revengÈs. BessabÈs & Marchin ont les pointes premieres, Que venans attaquer avec leurs bendes fieres Le chef des Souriquois, une grele de dars En l'un & en l'autre Ùt tombe de toutes parts. La clartÈ du soleil en demeure obscurcie, Et le nombre des traits toujours se multiplie. A cette charge ici quelques uns sont blessÈs Parmi les Souriquois:

mais plus de terrassÈs Sont de l'autre cÙtÈ: car de ceux-ci les fleches A pointe d'os, ne font de si mortelles breches Comme de ceux qui sont plus voisins des FranÁois Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois, Toutefois de nouveau voici nouvelle force Qui des Membertouquois les bras, non les coeurs, force. Go, go, go, c'est leur cri, Abejou, Olmechin, Le fort Argostembroet, & le fier Bertachin En sont les conducteurs, qui de premiere entrÈe Du vaillant Messamoet la troupe ont rencontrÈe, Messamoet (qui jadis humant l'air de la France Avoit de guerroyer reconu la science Parmi les domestics du Seigneur de Grandmont) Apres mainte bricole avoit gaignÈ le mont D'o˘ il pensoit avoir un facile avantage Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage. Mais cetui-ci rusÈ loin de l‡ declina, Et le gros escadron des Souriquois mena Poursuivant vivement jusques dessus l'orÈe O˘ deux fois chaque jour se hausse la marÈe, L‡ Neguioadetch' mere du decedÈ Apres avoir long temps le combat regardÈ, Voyant en desarroy de Membertou la troupe Elle se met ‡ terre, & sort de sa chaloupe, Afin de donner coeur aux soldats ÈtonnÈs Qui leur premiere assiette avoient abandonnÈs. Et comme des Persans les meres & les femmes Jadis voyans leurs fils & leurs maris infames S'enfuir du Medois qui les alloit suivant, Courageuses soudain allerent au-devant, Sans honte leur montrer de leur corps la partie Par o˘ l'homme reÁoit l'entrÈe de la vie, Les unes s'Ècrians: Quoy doncques voulez vous Vous sauver ci-dedans pour eviter les coups Ce cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte Crians ‡ leurs enfans: R'entrez dedans la porte Du logis dans lequel vous avÈs estÈ nÈs, Ou contre l'ennemi promptement retournÈs. Eux d'un spectacle tel se trouvans pleins de honte, Un sang tout vergongneux ‡ l'heure au front leur monte. Si bien que retournans leurs faces en arriere A l'Empire Medois mirent la fin derniere. Ainsi fit cette mere en voyant le danger Ou alloit Membertou & les siens se plonger. NeguiroÎt son mari ores paralytique, Mais qui de bien combattre entendoit la pratique, S'y estoit fait porter: & bien reconoissant Le desastre prochain qui les alloit pressant S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force, Se fait descendre ‡ terre, & lui-mÈme s'efforce De marcher au combat, afin de l‡ mourir S'il ne pouvoit au mons ses amis secourir. Estant au milieu d'eux il leur donne courage Et les conjures tous de venger son outrage. Mes amis (ce dit-il) vous ne combattez point Pour le fait seulement, helas! qui trop me point. Il y va de l'honneur, il y va de la vie: Ces deux ici perdus, la perte en est suivie Des soupirs & regrets des femmes & enfans De qui nos ennemis s'en iront triomphans Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage, Je les voy ja branler: c'est ici bon presage. A ces mots Membertou fait tirer les Mousquets Qu'au partir les FranÁois lui avoient tenus prets. Chkoudun en fait autant (car il a eu de mÈme Deux Mousquets pour autant que les FranÁois il aime) Lesquels estoient parez pour la necessitÈ Comme un dernier remede au corps debilitÈ. Aux coups de ces batons en voila dix par terre. Et le reste effrayÈ au bruit de ce tonnerre. Abejou, Chitagat, Olmechin, et Marchin Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin A ce choc sont tombÈs. Chkoudun qui a memoire Du coup qu'il a receu ne point que la gloire En demeure au donneur, mais d'un trait donne-mort Valeureux il attaque Argostembroet le fort, Et presse le surplus d'une roideur si grande, Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende. Membertouchis aussi l'ainÈ de Membertou A l'aile de son pere assistÈ de Kichkou, Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse, Et ja deÁa, del‡, tout est ‡ la renverse. A cinq cens pas plus loin se trouvans Ouzagat, Et Anadabijou empechÈs au combat, Ilz furent secourus par la troupe hardie De PanoniaguÈs, qui bien-tot

fut suivie D'Ougimech' & les siens: si bien qu'en peu de temps L'ennemi fut fauchÈ comme l'herbe des champs: Car tout ce que restoit, quoy que puissant en nombre, Ne porta gueres loin le malheureux encombre Qui l'alloit tallonnant: d'autant que Oagimont Avec MemembourÈ estant au pied du mont Que nagueres j'ay dit, les fuyars attendirent, Et valeureusement poursuivans les battirent. Mais Oagimont s'estant eloignÈ de son parc, Trop prompt, y fut blessÈ grievement d'un trait d'arc. MemembourÈ (trop chaut) prÈque en la mÈme sorte L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte, Ce qui plusieurs en fit de leur mains Èchapper, Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper. Car Etmeminaoet l'homme qui de six femme Peut, galant appaiser les amoureuses flammes, Et Metembrolebit, Medagoet, Chahocobech' Bituani, Penin, ActembroÈ, Semcoudech', Tous vaillans champions, soldats & Capitaines Acheverent du tout ces races inhumaines. Mais ce qui est ici digne d'Ètonnement, C'est que des Souriquois n'est mort un seulement.

L'Armouchiquois Èteint, cette armÈe defaite, Membertou glorieux fait sonner la retraite, On trouve de blessÈs encores Pechkmet, Oupakour, Ababich', Pigagan, Chichkmeg, Umanuet, & Kobech', dont les playes on pense, Tandis que du butin d'autre cÙtÈ l'on pense. La cure en est sommaire. Entre eux est un devin (Ignorant toutefois) qu'on appelle Aoutmoin. Cetui prognostique de l'Ètat du malade Feint vers quelque demon pour lui faire ambassade, Et selon sa reponse, en ceci comme en tout, Il juge s'il sera bien-tot mort ou debout. Avec ce de la playe il va sucÁant le sang, Il la souffle, & soufflant il s'Èmeut tout le flanc: Ceci fait, il applique au dessus de la playe Du roignon de Castor: & par ainsi essaye (Le bendage parfait) son malade guerir.

Le butin recuilli, avant que de partir Des chefs Armouchiquois ils enlevent les tÈtes Pour en faire au retour maintes joyeuses fÈtes. Ja ilz sont ‡ la voile, & approchent du port O˘ ilz doivent donner ‡ leurs femmes confort, Lesquelles aussi tot que de leur arrivÈe Elle ont eu nouvelle, aussi-tot la huÈe Elles ont fait de loin, desireuses sÁavoir Quel avoit estÈ l‡ de chacun le devoir. Et en ordre marchans, qui en main une masse, Qui un couteau trenchant (ayans toutes la face De couleurs bigarÈe) elles s'attendoient bien Toutes sur l'heure avoir un Armouchiquois sien, Afin d'en faire tot cruelle boucherie, Mais sans cela convint faire leur tabagie. Et pares le repas la danse s'ensuivit, Qui dura tout le jour, & qui dura la nuit, Et toujours durera en s'Ècrians sans cesse, Chantans de Membertou la valeur & pro¸esse Tant que leur estomach la voix leur fournira, Ou que quelque mal-heur reposer les fera.

LA TABAGIE MARINE

COMPAGNONS, o˘ est le temps Qu'avions nÙtre passe-temps A descendre au plus habile Sur le piÈ ferme d'une ile, Fourrageans de toutes pars DeÁa & del‡ Èpars Parmi l'epÈs des feuillages Et des orgueilleux herbages L'honneur des jeunes oiseaux Qu'enlevions, ‡ grans troupeaux, Le gros Tangueu, la Marmette, Et la Mauve & la Roquette, Ou l'Oye, ou le Cormorant, Ou l'outarde au corps plus grand. «a (ce disoi-je ‡ la troupe) Emplissons nÙtre chaloupe De ces oiseaux tendrelets, Ilz valent bien des poulets. Dieu! quelle plaisante chasse. Amasse, garson, amasse, Portes-en chargÈ ton dos, Tu es alaigre & dispos, Et re-

viens tout ‡ cette heure Prendre pareille mesure, Ne cessant jusques ‡ ce Que nous en ayons assÈ: Car nous pourrions de cette ile Fournir une bonne ville.

Je voudroy m'avoir coutÈ Un Karolus bien contÈ Et estre en cet equipage Acecque tout ce pillage Au beau milieu de Paris O que j'y auroy d'amis, Qui pour avoir pance grasse Me suivroient de place en place.

Qu'on ne parle maintenant Que des iles du Ponant. Car les iles FortunÈes Sont certes infortunÈes Au pris de celles ici, Qui nous fournissent ainsi Pour neant ce que l'on achete Au quartier de la Huchette, Ou ailleurs bien cherement. Je ne sÁay certainement Comme le monde est si bÈte Que paÔs il rejette, Veu la grand' felicitÈ Qui s'y voit de tout cÙtÈ, Soit qu'on suive cette chasse, Soit que l'Ellan on pourchasse, Ou qu'on vueille de poisson Faire en etÈ la moisson. Car quant est des paturages Il n'y manque pont d'herbages Pour nourrir vaches & veaux, Ce ne sont rien que ruisseaux, Lacs, fonteines, & rivieres (De tous biens les pepinieres) En ce paÔs forÈtier. Il y a mines d'acier, De fer, d'argent, & de cuivre, Asseurez moyens de vivre, Quand en train elles seront, Et par le monde courront.

La terre y est plantureuse Pour rendre la gent heureuse Qui la voudra cultiver. Il ne reste que trouver Bon nombre de jeunes filles A porter enfans habiles Pour bien-tot nous rendre forts En ces mers, rives, & ports, Et passer melancholie Chacun avecque s'amie Pres les murmurantes eaux, Qui gazouÔllent par les vaux, Ou ‡ l'ombre des fueillages Des endormans verd-bocages.

Par mon ame je voudroy Que dÈs ore il ple˚t au Roy Me bailler des bonnes rentes En ma bourse bien venantes Tous les ans dix mille escus, Voire trente mille, & plus, Pour employer ‡ l'usage D'un honÈte mariage, A la charge de venir En ce paÔs me tenir, Et y planter une race, Digne de sa bonne grace, Qui service luy feroit Tant qu'au monde elle seroit, Quittant du barreau la lice, Et du monde la malice, Et les injustes faveurs Des hommes de qui le coeurs S'enclinent ‡ l'apparence Pour opprimer l'innocence

De tels & autres propos J'entretenoy mes dispos Tandis que chacun sa proye Diligent ‡ bort envoye. Devinez si au repas Grand' chere ne faisions pas. Car avec cette viande D'elle-mÈme assez friande Nous avions abondamment De poisson pris frechement.

Quand ores en ma memoire Se ramentoit cette histoire, Je regrette ce temps l‡ Qui nous fournissoit cela. Car dÈs long temps la pature de salÈ nous est si dure, Que nos estomachz forcÈs En demeurent offensÈs.

Pourtant je ne veux pa dire Que les maitres du navire Messieurs les associÈs Ne se soient point souciÈs D'envoyer honÈtement NÙtre rafraichissement. Mais certaines gourmandailles Ont mangÈ noz victuailles, Noz poules & nos moutons, Et grapillez nos citrons, NÙtre sucre, noz grenades, Nos epices & muscades, Ris, & raisins & pruneaux, Et autres fruits bons & beaux Utiles en la marine Pour conforter la poitrine.

Vous sÁavÈs si je di vray, Capitaine Papegay. Si jamais je suis grand Prince En cette tout autre province Onqu' enfant ne regira Ce que ma nef portera. Main ne laissons je vous prie

de mener joyeuse vie, «a, garson, de ce bon vin Du cru de Monsieur Macquin, Et buvons ‡ pleine gorge Tant ‡ luy qu'‡ Monsieur George. Ce sont des hommes d'honneur Et d'une agreable humeur, Car ilz nous ont l'autre annÈe Fourni de bonne vinÈe, Dont le parfum nompareil A garenti du cercueil Plusieurs qui fussent grand' erre AllÈ dormir souz la terre. Et ne trouve quant ‡ moy Drogue de meilleur aloy En nÙtre France-Nouvelle Pour braver la mort cruelle, Que vivre joyeusement Avec le fruit du sarment.

Est-ce pas donc bon mÈnage D'avoir un si bon bruvage Jusques ores conservÈ? Car ici n'avons trouvÈ Que bien petite vendange, Ce qui nous est bien Ètrange. Car le cidre Maloin Ne vaut pas du petit vin. Mais ayons la patience Que soyons rendus en France. Approche de moy, garson, Et m'apporte ce jambon, Que j'en prenne une aiguillette, Car ce lard point ne me haite. J'aimeroy mieux voir noz plats Garnis de bons cervelats, De patÈs & de saucisses Confits en bonnes epices, Que cette venaison Dont je n'ay nulle achoison, Non plus que de ces moruÎs Qui sont toutes vermoluÎs Certes le maitre valet Meriteroit un soufflet De nous bailler tout du pire Qui soit dedans ce navire. Car nous devrions par honneur En tout avoir du meilleur. Otez nous tant de viandes, Et apportez des amandes, Pruneaux, figues & raisins, Et buvons ‡ nos voisins.

C'a toute la pleine tasse, C'est ‡ vÙtre bonne grace, Capitaine Chevalier. Si dedans vÙtre cellier Avez quelque friandise, Faites que de vous l'on dise Que vous estes liberal, HonÈte, & d'un coeur Royal.

Maitre tenez vous en garde, C'est ‡ vous que je regarde Ayant les armes en main. Plegez moy le verre plein. Cette derniere nuitÈe Vous a un peu mal traitÈe. Il y vint un coup de mer Qui pensa nous abymer. Mais vous fites diligence De parer ‡ la defense.

Dieu garde le bon JONAS De tout violent trÈpas, Car s'il tomboit en naufrage Nous y aurions du dommage, Et m'Ètonne infiniment Que cet humide element De ses eaux ne nous accable, Veu que le nom venerable De Dieu y est blasphemÈ D'un langage accoutumÈ, Sans crainte de ses menaces.

Neantmoins rendons lui graces, Et avec contrition Demandons remission De noz fautes: & sans cesse Soit lo¸Èe sa hautesse. Amen.

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos J'ay faÁonnÈ ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.

[Illustration]

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/21257. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.